

AMATEUR D'ART « PAR LUNETTES ROUGES »

Portant lunettes rouges et aimant visiter des expositions, découvrir des artistes et échanger à leur sujet.



02 AOÛT 2019 PAR LUNETTES ROUGES

Arles 3 : recherches



Laurence Aëgerter, Cathédrales hermétiques, Coutances

C'est un peu une réinvention de la photographie : des images d'intérieurs de cathédrales qu'on ne voit bien qu'à la chaleur du soleil. Dans l'obscurité et le froid, elles sont quasi invisibles, puis, exposées au soleil d'Arles, les formes émergent, les traits deviennent plus précis, l'image est révélée, et change à chaque instant, pour s'effacer à nouveau le soir venu. Les plus belles sont les cisterciennes, dépouillées et pures. Laurence Aëgerter fait là un travail simplissime et merveilleux : ayant rephotographié des images noir et blanc de cathédrales dans des livres d'art, elle les enduit d'un vernis thermosensible qui agit sur la visibilité de l'image. Là où Ren Hang utilisait ce procédé comme un gadget, Laurence Aëgerter en fait une réflexion sur la photographie.



Laurence Aëgerter, Cathédrales, vue d'expo

L'autre travail qu'elle présente ici est magistral : une image de la façade de la cathédrale de Bourges dans un livre (on voit les agrafes de reliure) posé sur sa table de travail, devant sa baie vitrée, qu'elle photographie toutes les minutes pendant plus de deux heures. Le soleil bouge, les ombres des montants de sa fenêtre se déplacent sur le livre, l'image évolue, le temps s'égrène. Un détail surgit de l'ombre, une porte, devenue sombre, semble ouverte, comme un trou noir. Le ciel se voile, un nuage apparaît, l'image devient sombre, puis, peu à peu, disparaît dans le noir. L'image vit. J'aime ces travaux conceptuels simples et puissants; il y est question du temps qui passe, de la mort aussi je crois, peut-être de la foi. On peut penser à Monet à Rouen, (et, pour la série des intérieurs, aux peintres flamands et hollandais du Siècle d'or, dont Pieter Saenredam), mais aussi à une fugue de Bach ou, dit l'artiste, au Canto Ostinato de Simeon Ten Holt, et, moins connues en France, aux recherches de Fernando Calhau, avec lesquelles je vois beaucoup de similarités, intellectuelles plus que formelles. L'exposition de Laurence Aëgerter fut ma plus belle découverte à Arles cette année. La série comprend 126 images, quelques-unes sont exposées ici, on aimerait tout voir. Un livre chez RVB les reprend toutes : seul reproche, sa couverture, censée représenter le soleil, n'est pas très heureuse.



Annabel Aoun Blanco, Souffle, 2017

Un autre travail de recherche sur l'image (mais qui ne fait pas officiellement partie des Rencontres, même pas dans la catégorie « Grand Arles Express »*) est celui d'**Annabel Aoun Blanco** au Musée Réattu (jusqu'au 29 décembre). Cette série, *Eloigne moi de toi*, est un travail étrange et mystérieux de cette quasi inconnue. Photographies et vidéos montrent des visages gris, sable et cendre, le plus souvent des empreintes ou des masques, aux limites du visible, entre la vie et la mort, entre résurrection et disparition. Il faut rester longtemps devant chacun, pour voir émerger le visage, comme un mandylion, une véronique. D'une image à l'autre, ou dans les vidéos, les traits s'affirment ou s'effacent. Un travail sur le temps et la mémoire, la perte d'un être cher et son souvenir. J'ai été ému, et l'aurais été davantage s'il n'y avait pas autant de textes, autant d'explications, d'exégèses aux murs (et dans le catalogue, aux images remarquablement imprimées). Davantage de sobriété dans les mots irait de pair avec la pureté des images.



Laure Tiberghien, Suite, vue d'expo, ph. Lumière des Roses

La co-lauréate du Prix Découverte cette année (puisque le jury n'a pu trancher au final entre deux projets; je présenterai les autres plus tard) a été, à ma surprise, une jeune photographe que je suis depuis quelques années et dont le travail sur la matérialité photographique s'inscrit dans le champ expérimental. Laure Tiberghien, présentée par la galerie Lumière des Roses (qui, à côté de son programme historique et vernaculaire, sait aussi s'engager pour de jeunes artistes), réalise, sans appareil photo, dans sa chambre noire, des photogrammes colorés. Chimie, lumière et temps altèrent le matériau photographique que l'artiste travaille au plus près, en profondeur. Elle compose son image abstraite comme un peintre, mais en la faisant émerger non de la toile et de la palette, mais des sels d'argent du papier photosensible, et obtient ainsi des formes lumineuses, translucides, uniques et éblouissantes. Une autre des candidates au Prix, Hanako Murakami, a présenté aussi un travail intéressant sur l'essence de la photographie.



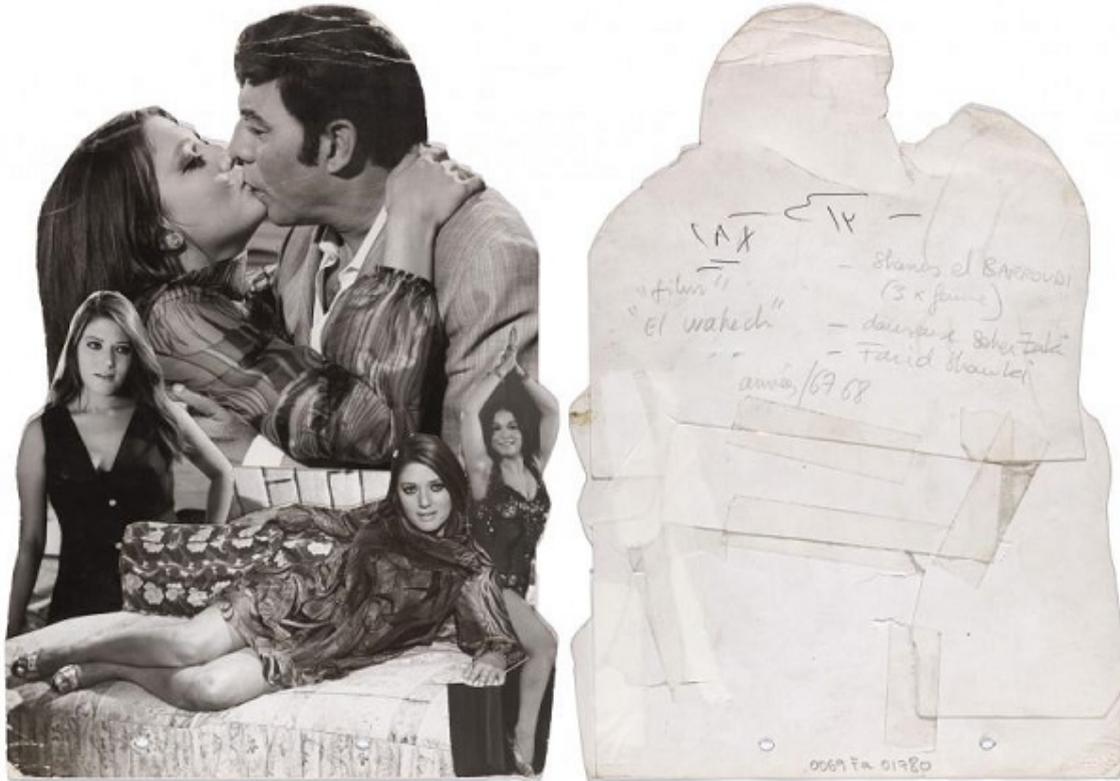
Hélène Bellenger, *Brainbow* 2019, 577x380cm

Dans les lieux nouveaux de l'ENSP (mais les travaux à finir pour la rentrée ont empêché que les expositions continuent durant l'été), outre la collection d'Agnès B., revisitée par les élèves, était présenté le travail de quatre élèves récents ayant travaillé au sein d'équipes de l'INSERM. Parmi eux, **Hélène Bellenger** (remarquée l'an dernier au Prix Dior pour sa prestation radicalement différente) explore de nouveau l'artificialité des jeux de couleur, cette fois dans l'imagerie médicale : il n'y a pas de couleur vraie, pas d'image vraie, tout n'est que construction, manipulation, certes pour rendre l'objet (ici un cerveau de souris) plus visible, plus compréhensible; mais la vérité, l'objectivité sont inatteignables, toujours dépendantes des paramètres choisis en amont. Au passage, j'ai été ému de voir dans cette exposition le visage juvénile de Carlos Eugenio Clemente, résistant contre la dictature brésilienne, malade cardiaque (d'où son inclusion dans le travail de Pauline Rousseau), qui était mort l'avant-veille de l'ouverture de l'exposition.



Randa Mirza, *Issaf et Naila* 2015

Encore quelques travaux de recherche photographique intéressants : la camera obscura de Claude Martin-Rainaud, dans laquelle on peut pénétrer; les sombres compositions de Sara Imloul, découverte ici il y a quatre ans et aujourd'hui lauréate du Prix Levallois (l'expo à Arles est finie; on la verra à Levallois cet automne), qui utilise le calotype de faible intensité, ce qui lui permet un travail très « matériel ». Et les dioramas anté-islamiques de Randa Mirza, qui fait resurgir des mythes antiques, oblitérés par la lutte anti-païenne de l'Islam vertueusement aniconique, qu'elle présente dans ce dispositif daguerrien pré-photographique, le diorama animé par la lumière. Ci dessus, Issaf et Naïla, qui firent l'amour dans la Qaaba païenne, furent changés en pierre et transportés sur deux collines distantes, source d'un rite païen de fertilité.



Photomontage film Al Chaytan, 1969, 18x25 cm, recto verso, FAI

Enfin, et c'est une recherche d'un type différent, le travail sur l'archive présenté par la Fondation Arabe pour l'Image. Cette fondation, basée au Liban, fait un travail remarquable d'archivage, de mémoire et de réflexion, et j'ai plusieurs fois mentionné son travail ici. Leur collection 0069FA, très disparate, comprend 85 lots, inventoriant près de 8 000 objets, collectés dans 6 pays différents par 14 chercheurs, de 1998 à 2018. Il est autant question ici du geste de l'archiviste, du collectionneur, jamais neutre, que du geste du photographe. Les photographies sont des objets, elles ont une biographie, avec les traces des retouches, des altérations, des annotations des commentaires, avec des strates à la fois mémorielles et matérielles. Le photomontage ci-dessus, réalisé à partir de photos de plateau du film égyptien Al Chaytan (Le diable, 1969) l'illustre bien, recto et verso. A côté de photographes historiques comme Mohamad Arabi à Tripoli et de quelques drôlatiques photos coquines dissimulées sous un écran de pudeur (comme les jeunes mariés ci-dessous), des artistes contemporains interviennent ici aussi sur l'archive, Randa Mirza de nouveau, Parine Jaddo à Bagdad, ou Yazan Kopti sur des photos de réfugiés expulsés provenant de l'UNRWA. Dans cette région à l'histoire tourmentée, travailler sur l'archive (vraie ou fausse), sur la mémoire, n'est pas rare : ainsi Walid Raad avec The Atlas Project ou Hadjithomas et Joreige avec le fictif Abdallah Farah dont je parlais dans mon premier billet. La FAI, en quelque sorte, offre un cadre conceptuel à ces recherches, et un stimulant.



Collection 0069FA de la FAI